

la route, l'errance: la fin du mythe?

par Gilles Marsolais



Valerie Buhagiar et Don McKeller dans *Highway 61* de Bruce McDonald

De Richard Dindo à Wim Wenders, en passant par Bruce McDonald, Michel Dumoulin, Tom DiCillo, Gus van Sant, Lucian Segura, Mika Kaurismäki, sans oublier Nikolai Dostal dont le film est axé sur l'idée du déplacement comme motivation à se réaliser, une fois de plus un festival nous aura largué sa cohorte de films axés sur l'incontournable idée du «voyage», dans tous les sens du terme. Pour peu que l'on tente une interprétation de cette évidence thématique, ces cinéastes et d'autres nous ont donné à voir des films qui nous paraissent symptomatiques d'un moment du cinéma, et peut-être même de la société, à travers leur fiction. Même s'ils semblent parfois n'avoir pas grand-chose en commun, ces films se rejoignent par delà leur apparente disparité: le voyage y apparaît de plus en plus comme une contrainte ou comme imposé par les événements (comme le vit jusqu'à l'absurde Kolia dans *Nuage, Paradis* de Nikolai Dostal) et il ressemble de plus en plus à un «bad trip» dont on tente de sortir le mieux et le plus vite possible, et les sirènes de l'exotisme ou des paradis artificiels semblent de moins en moins attrayantes ou de moins en moins à la hauteur de leurs promesses. À leur façon, ces films illustrent donc l'échec de l'utopie et, loin de l'enrichir ou de simplement le

reconduire, ils consacrent la fin du mythe du voyage, ils en sonnent le glas.

Illustration d'un destin emblématique, par sa double trajectoire intellectuelle et physique, et dont l'influence fut et demeure considérable, *Arthur Rimbaud, une biographie* de Richard Dindo participe d'un courant contagieux de démythification qui consiste à ramener le poète à sa dimension humaine, voire quotidienne. Plus qu'à l'adolescent rebelle, plus qu'au poète qui a légué l'essentiel de son héritage spirituel avant l'âge de vingt ans, le film tente de coller de près aux menus faits et gestes de «l'homme aux semelles de vent» peu de temps avant sa mise à mort, alors qu'il s'emmerdait dans l'import-export à Aden ou dans un coin perdu du Harar en Éthiopie et qu'il se trouva définitivement vaincu, condamné à l'immobilité par l'amputation de sa jambe droite. Sur le mode d'une enquête fictive élaborée à partir de sa correspondance avec ses proches et de divers témoignages, ce film de plus de deux heures qui tient le pari de ne pas «illustrer» le personnage de Rimbaud à l'écran est, malgré sa dimension réductrice, aussi passionnant que révélateur d'un échec et d'une époque. Dans la même foulée, *Jean Genet le vagabond* indique déjà, par son titre,